

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DU JOURNAL,

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on adresse les lettres et avis à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant.

DE L'ABONNEMENT

Rue Perez Castellanos n. 162.

2 PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

15 FEVRIER 1850.

Il y aura demain SEPT ANS que le général Oribe est arrivé au CERRITO, et qu'il a salué d'une salve d'artillerie la place dont il espérait s'emparer en 15 jours ! Il y a SEPT ANS que la Bande Orientale est ravagée par les troupes argentines ! Il y a SEPT ANS que le commerce européen est annihilé et ruiné dans la Plata, par la seule volonté et le seul pouvoir de Rosas, dont le général Oribe n'est que le lieutenant.

BRIS DE L'IMPRIMERIE DU COMERCIO DEL PLATA

L'imprimerie du Comercio del Plata a été dévastée dans la nuit du lundi au mardi gras, par quatre bandits qui se sont introduits dans la maison et ont tenté de détruire tout, de façon à rendre impossible l'apparition de cette feuille, qui depuis sa création a toujours combattu en faveur des libertés des peuples de la Plata. Nous traduisons ci-dessous ce que raconte la rédaction même du Comercio sur cet événement. Nous n'avons pas besoin de dire les sanglants souvenirs que ce fait, si misérable en lui-même, a rappelés à notre esprit, puisque ce sont les mêmes qui se sont naturellement présentés à la pensée des rédacteurs du Comercio del Plata; ça été une occasion de plus de prouver que sont les arguments et les armes des ennemis de Montevideo : le poignard et la torche incendiaire, la mort et la destruction. Voilà ce qu'opposent les satellites de Rosas à la loyauté, à la solide instruction, à l'amour de la liberté.

Lâche moyen bien digne d'être imaginé par de lâches esprits. Le 20 mars 1848, ils ont éteint le flambeau qui les éclairait, et ils se sont couchés dans la conviction d'avoir fait les ténèbres pour toujours. Le lendemain, à leur réveil, leur étonnement fut grand, car une nouvelle clarté frappait leurs regards : ils ont alors pensé que cette lumière que l'homme porte en soi pouvait bien être éternelle, et qu'il serait plus facile de briser l'instrument qui lui servait à la réfléchir mille et mille fois; que s'ils ne réussissaient pas à la détruire, ils la diminueraient beaucoup au moins, et que ce serait déjà un grand résultat. Ils envoyèrent donc quatre bandits chargés de

briser ou d'inutiliser ce détestable instrument qu'on appelle une imprimerie.

Après s'être attaqués à l'esprit ils s'en sont pris à la matière. Dans le premier cas c'était de la furie, dans le second c'est de la folie.

Au reste, cet événement n'a servi qu'à manifester davantage les sympathies dont les rédacteurs du Comercio del Plata sont l'objet à Montevideo, et lors même que leur imprimerie eût été totalement inutilisée par les envoyés d'Oribe, ils n'auraient certainement pas cessé de publier leur journal, car toutes les imprimeries de la ville, et même la nôtre, malgré son insuffisance, ont été mises de suite à leur disposition. C'est par la bonne confraternité et l'union, qu'on peut déjouer facilement tous les complots des méchants.

Le petit numéro de mercredi, sortant de l'imprimerie Uruguayana, rapporte l'événement dans les termes suivants :

« La forme provisoire dans laquelle paraît aujourd'hui ce journal, est un nouveau et irrécusable témoignage du caractère des ennemis qu'il combattait; c'est une nouvelle preuve de leur courage, un nouvel échantillon de la dignité de leurs moyens.

« Dans la nuit du 11 au 12, et pendant que l'imprimerie se trouvait accidentellement déserte, elle a été escaladée par les terrasses; on a forcé une porte de l'intérieur, et on a pénétré dans les appartements. Ce matin nous avons trouvé le sol occupé par de grandes piles de caractères; les casses avaient été vidées une par une et tout mêlé et confondu.

« Voilà ce que font les misérables qui nous appellent SAUVAGES : voilà ce que font ceux qui ont plongé un poignard dans le dos de Varela, et que ne pouvant (malgré leurs tentatives et démarche) renouveler cette scène, vont secrètement et dans l'obscurité de leur conscience leur courage contre les casses inertes d'une imprimerie déserte : c'est ainsi qu'ils agissent, qu'ils combattent et qu'ils discutent.

« Ils ont pris à tâche de se distinguer éminemment par des faits féroces et sauvages qu'on n'a jamais vu dans ce pays. Au titre honorable d'assassins perfides, ils ont voulu ajouter celui de brigands nocturnes et de patisseurs d'imprimerie. (mpasteladores) et à une atrocité ils joignent le ridicule : il faut reconnaître qu'ils ont eu le talent de conquérir éternellement ces titres glorieux.

« Il y a en effet du ridicule dans le crime de nouveau genre commis par les misérables apôtres de la dictature. Pour faire taire le COMERCIO DEL PLATA qui leur cause tant de chagrins et de douleurs, il se sont servis de ce nouveau et vil moyen qui porte le sceau de la bassesse

de leurs âmes; mais ils verront après avec dépit que c'est en vain qu'ils l'ont employé, parce que le COMERCIO DEL PLATA ne se tait ni ne se taira. Ces hommes adroits mais lâches qui ont guidé le poignard de Cabrera, n'ont pu par cette bassesse que causer un dommage pécuniaire considérable; mais pour cela le COMERCIO ne suspendra pas sa carrière. Pendant les jours indispensables pour réparer les effets de ce nouveau HAUT FAIT NOCTURNE des héros du 20 mars 1848, le COMERCIO paraîtra dans la forme actuelle ou peut être plus étendue, et comme toujours publiera toutes les nouvelles. Ensuite il reprendra sa dimension habituelle, et les stupides prévisions qui ont présidé à la perpétration du crime de la nuit du 11, seront déguées. »

Dans notre dernier numéro nous avons donné en toute hâte les conclusions du rapport de la Commission des finances à l'Assemblée Nationale, telles qu'elles nous avaient été communiquées; elles sont très exactes; il nous manquait quelques précédents que nous empruntons à la petite feuille que le Comercio del Plata a publiée avant hier, qu'il a tirés lui-même du Jornal do Commercio de Rio de Janeiro du 31 janvier :

« Dans la session de l'Assemblée Nationale de Franco du 21 décembre, le crédit demandé par le gouvernement pour le paiement du subside de Montevideo a été mis en discussion. L'Assemblée a accordé—par 530 voix contre 26—la somme de 500,000 fr. pour payer les traites tirées par l'agent français de Montevideo. »

Nous croyons que c'est par erreur que le Comercio del Plata dit 500,000 fr. et que c'est 2,500,000 fr. qui ont été accordés, conformément aux conclusions du rapport de la Commission, qui s'est bornée à la question financière, tout en laissant l'initiative au gouvernement sur la question politique, ainsi qu'une loi parlementaire l'explique. C'est bien le 27 décembre que la question politique devait être présentée à l'Assemblée.

Il ne faut pas confondre les termes de ce rapport, qui est officiel, avec ceux d'un article du Constitutionnel qui bien que rédigé dans un excellent esprit, n'est après tout que l'expression de la pensée d'un journaliste. L'allocation du crédit extraordinaire, auquel fait allusion ce journal, n'est présentée par lui que comme une résolution extrême, dans le cas où le gouvernement ne se déciderait pas pour une expédition, tant l'abandon de la place de Montevideo lui paraît impossible et difficile ! C'est là une pure hypothèse de journaliste, que la Commission n'a pas adoptée. Loin de la « de nouveaux délais, dit-elle, ne nous feraient point reconquérir notre autorité morale et notre influence. Il faut prendre un parti... » Tout le

Feuilleton du Patriote.—15 FEVRIER 1850.

MILLE ET UN FANTOMES.

VI.

SOLANGE.

(Suite.)

—Je vous écoute, Albert, répondit-elle.
—Vous êtes une aristocrate, vous l'avouez ?
—Quand je ne l'avouerais point, vous le devineriez, n'est-ce pas ? ainsi mon aveu perd beaucoup de son mérite.
—Et en votre qualité d'aristocrate vous êtes poursuivie ?
—Il y a bien quelque chose comme cela.
—Et vous vous cachez pour éviter les poursuites ?
—Rue Férou, 24, chez la mère Ledieu, dont le mari a été chasser de mon père. Vous voyez que je n'ai pas de secrets pour vous.
—Et votre père ?
—Je n'ai pas de secrets pour vous, mon cher monsieur Albert, en tant que ces secrets sont à moi; mais les secrets de mon père ne sont pas les miens. Mon père se cache de son côté en attendant une occasion d'émigrer. Voilà tout ce que je puis vous dire.
—Et vous, que comptez vous faire ?
—Partir avec mon père, si c'est possible; si c'est impossible, le laisser partir seul et aller le rejoindre.
—Et ce soir, quand vous avez été arrêtée, vous reviez de voir votre père ?

—J'en revenais.
—Ecoutez moi, chère Solange !
—Je vous écoute.
—Vous avez vu ce qui s'est passé ce soir.
—Oui, et cela m'a donné la mesure de votre crédit.
—Oh ! mon crédit n'est pas grand, par malheur. Cependant, j'ai quelques amis.
—J'ai fait connaissance ce soir avec l'un d'entre eux.
—Et vous le savez, celui-là n'est pas un des hommes les moins puissants de l'époque.
—Vous comptez employer son influence pour aider à la fuite de mon père ?
—Non, je la réserve pour vous.
—Et pour mon père ?
—Pour votre père, j'ai un autre moyen.
—Vous avez un autre moyen ! s'écria Solange, en s'emparant de mes mains et en me regardant avec anxiété.
—Si je sauvois votre père, garderez vous un bon souvenir de moi ?
Oh ! je vous serai reconnaissante toute ma vie.
Elle prononça ces mots avec une adorable expression de reconnaissance anticipée.
Puis me regardant, avec un ton suppliant :
—Mais cela vous suffira-t-il ? demanda-t-elle.
—Oui, répondis-je.
—Allons ! je ne m'étais pas trompée, vous êtes un noble cœur. Je vous remercie au nom de mon père et au mien, et quand vous ne réussirez pas dans l'avenir, je n'en suis pas moins votre redevable pour le passé.
—Quand nous reverrons-nous, Solange ?

—Quand avez-vous besoin de me voir ?
—Demain, j'espère avoir quelque chose de bon à vous apprendre.
—Eh bien ! revoyons nous demain.
—Où cela ?
—Ici, si vous voulez.
—Ici dans la rue ?
—Eh ! mon Dieu ! vous voyez que c'est encore le plus sûr; depuis une demi-heure que nous causons à cette porte il n'est point passé une seule personne.
—Pourquoi ne monterais je pas chez vous, ou pourquoi ne viendriez vous pas chez moi ?
—Parce que, venant chez moi, vous compromettez les braves gens qui m'ont donné asile; parce qu'en allant chez vous, je vous compromets.
—Oh bien ! soit; je prendrai la carte d'une de mes parentes, et je vous la donnerai.
—Oui, pour qu'on guillotine votre parente si, par hasard, je suis arrêtée.
—Vous avez raison, je vous apporterai une carte au nom de Solange.
—A merveille ! vous verrez que Solange finira pour être mon seul et véritable nom.
—Votre heure ?
—La même où nous nous sommes rencontrés aujourd'hui dix heures si vous voulez.
—Soit, dix heures.
—Et comment nous rencontrerons nous ?
—Oh ! ce n'est pas bien difficile. A dix heures moins cinq minutes vous serez à la porte; à dix heures je descendrai.

rapport est conçu dans cet esprit, et ce n'est pas en jetant deux millions et demi de francs dans la place de Montevideo qu'on abrégierait les délais, ni que la France reconquerrait une autorité morale. Ce serait une anomalie, ce serait une absurdité. Ce n'est pas de l'or qu'il faut dans Montevideo, c'est du fer; ce ne sont pas des paroles non plus, mais des faits; le terrain est connu, il n'est plus besoin de le sonder; le temps des ménagements est passé, il faut frapper.

Le *Comercio del Plata* ajoute, d'après une lettre de son correspondant, que l'amiral Dubourdieu avait ordre de ne pas perdre un moment, et que si l'escadre destinée au Rio de la Plata, n'était pas encore partie, c'était à cause du mauvais temps.

Le *Morning Chronicle*, dans un excellent article du 22 décembre, condamne sévèrement la politique de lord Palmerston dans la Plata, et qualifie de *courageuse et de judicieuse* celle de la France. Il nous apprend que c'est le 17 décembre que la Commission avait présenté son rapport avec recommandation d'urgence, et quoiqu'il ne put pas connaître le résultat de la session du 21, il disait déjà que la Commission demanderait une intervention appuyée par des forces suffisantes et de telle nature qu'elle ne permit pas de nouveaux retards ou délais.

Jusqu'à présent, il nous a fallu du courage pour attendre, maintenant il ne nous faut plus que quelques jours de patience : Dieu soit loué ! nous en retrouverons encore une forte dose au fond de notre cœur, en pensant que si nos amis les Orientaux l'espèrent, notre Patrie a droit d'y compter. Les sacrifices cessent d'être pénibles, quand ils sont conseillés par le dévouement.

Par le picket anglais, entre hier matin, nous avons reçu des journaux et des lettres qui vont jusqu'au 22 décembre de Paris, et qui confirment en entier toutes les nouvelles que nous avons données. Nous avons, entre autres, en nos mains le *Moniteur* du 22 décembre qui donne in extenso le rapport présenté par M. Napoleon Daru, dans la séance du 17 décembre, sur des projets de loi portant demande de deux crédits montant ensemble à 2,500 000 fr. destinés à payer le subside dû par la France au gouvernement oriental. Ce rapport emplit plus de quatre grandes pages de trois colonnes chacune, du *Moniteur*. Nous le donnerons à nos lecteurs dans nos prochains numéros.

Pour le moment, nous nous bornerons à donner ici les cinq importantes considérations dont la Commission a cru devoir faire précéder les conclusions que nous avons données dans notre précédent numéro :

« Mais nous lui recommandons instamment (au gouvernement) de ne pas perdre de vue combien il importe à la France :

« 1° D'affermir son renom et son influence dans l'Amérique du Sud, en prouvant à des nations qui ne respectent pas assez le droit de gens, qu'on ne se joue pas impunément des traités ;

« 2° De maintenir l'indépendance de Montevideo, et par cela même un débouché dont notre commerce et notre navigation ont besoin, et par lequel s'écoulait en 1842

une masse de marchandises représentées alors par une somme de plus de vingt millions par an ;

« 3° De soustraire le Brésil aux dangers dont le menacerait le voisinage de la Confédération Argentine, si l'Etat Oriental venait à disparaître, et de conserver ainsi à la France un autre marché dont les échanges s'élevaient à la même époque à près de 60 millions ;

« 4° D'assurer le sort et l'avenir de nos nationaux dans la Plata, de rendre à leurs propriétés, à leurs industries la valeur qu'elles avaient acquises, et qu'elles ont aujourd'hui perdus ;

« 5° D'ouvrir enfin non seulement au commerce, mais à l'émigration des classes souffrantes, un pays où elles puissent acquiescer plus facilement les conditions d'aisance vers lesquelles elles aspirent. Et y a-t-il un plus beau pays au monde que ces riches contrées de l'Amérique du Sud, aujourd'hui dépeuplées et qui ont été autrefois un si puissant instrument de la grandeur de l'Espagne, au temps de sa prospérité ? »

Les passages que nous avons soulignés, indiquent parfaitement les points qui ont été le plus négligés dans les projets de traité *ad referendum*. C'est la meilleure critique qu'en pouvait faire la Commission.

M. Napoleon Daru a dit en terminant : — « La Commission toutefois, ne fait pas de difficulté sur l'amendement de M. Laussat tendant à réduire le chiffre du crédit demandé à la somme nécessaire pour payer les traités échus ; mais en priant l'Assemblée de fixer la discussion politique à un délai très rapproché, à l'un des jours de la semaine prochaine. — L'Assemblée consultée a décidé que la discussion politique aurait lieu le jeudi prochain, 27..... »

Ces paroles confirment exactement les réflexions que nous avons faites plus haut.

LE MARECHAL BUGEAUD SOCIALISTE.

Dans une suite d'articles publiés en feuilleton dans la *Presse*, sous le titre des *Petits livres de la rue de Poitiers*, M. Eugène Pelletan a entrepris de réfuter la plupart des petits pamphlets auxquels cette association a donné lieu.

Il critique autant la forme que l'esprit de ces petits écrits, qui tous semblent plutôt faits contre la République elle-même que contre les idées communistes, et qui d'ailleurs à quelques exceptions près sont généralement assez mal écrits. Il blâme surtout et avec raison l'aveuglement fatal qui pousse des hommes de sens et de cœur à proclamer dans ces catechismes anti-socialistes des dogmes semblables à celui-ci : — « Il n'y a pas de gens trop riches, il n'y a pas de gens trop pauvres. » Certes, si cette sentence peut être appliquée quelque part, ce n'est pas à Paris, ni à Londres, ni à Vienne, ni à Madrid, ni dans aucun des grands centres de population de l'Europe. C'est en poussant l'optimisme aussi loin qu'on marche tout droit aux révolutions, et qu'enfin, aussitôt revenu de la frayeur qu'elles produisent, on crié à la trahison, à la surprise. — Foin de ces gens, à qui trois révolutions successives n'ont rien appris !

Sous le titre de *Veillées d'une chaumière* le maréchal Bugeaud, voulant sans doute jeter le poids de son nom dans la balance de la discussion, a publié une petite brochure où toutes les fois que l'idée d'association des ouvriers entre eux pour exploiter une industrie, et des peuples entre eux pour régler leurs échanges, se présente à son esprit, il ne se trouve pas dans le répertoire de son indignation assez d'épithètes pour flétrir cette idée. Au reste, l'idéal de l'humanité était pour le maréchal tout entier dans sa devise : *Ense et aratro*; c'était le soldat laboureur.

« O, dit en terminant, M. E. Pelletan, voulez-vous savoir ce qu'il faut penser de ces colères anacolyphes, de ces accusations de folie et de scélératesse, que la polémique à ses heures d'entraînement prodigue à ses adversaires. Ecoutez l'anecdote que voici :

« Le mardi 7 avril 1849, à sept heures du soir, l'élite phalanstérienne, réunie dans un grand banquet, rue de Chabrol, célébrait pieusement l'anniversaire de Fourier. Il y avait à la droite de M. Considérant un nouveau convive, qui avait voulu communier à cette agape du socialisme, sa physionomie martiale, colorée au feu des combats, disparaissait à moitié derrière un bouquet d'impériales, symbole du genre méconu, qui, dans la liturgie de l'école, pleure éternellement le martyre intellectuel du révélateur.

« A la fin du repas, ce convive se leva, et au milieu d'un profond silence il porta le toast suivant :

« A la constitution de la grande unité humaine par l'association des individus, des peuples et des races !

« A l'annihilation de la guerre ! A la transformation des armées destructives en armées industrielles, consacrées aux grands travaux de l'exploitation et de l'embellissement du globe ! »

« Ce toast, lentement prononcé d'une voix vibrante habituée au commandement, souleva dans l'assemblée une tempête de huras. Il proclamait non seulement l'association des individus, mais encore l'association des peuples. Croyez-vous que celui qui l'avait prononcé fut le plus grand fou du monde s'il était sincère, le plus grand scélérat s'il ne croyait pas à sa théorie ? (Paroles textuelles des *Veillées d'une chaumière*.)

« Eh bien ! la main qui levait ce verre rempli jusqu'aux bords d'un vin phalanstérien, pour porter ce toast : A l'association des individus et des peuples ! est la même main qui a écrit les *Veillées d'une chaumière*. »

« Le convive assis à la droite de M. Considérant était le maréchal Bugeaud ! »

Il est temps de le reconnaître — la bourgeoisie a tant favorisé la révolution sociale en France depuis vingt ans, que la noblesse avait favorisé elle-même la révolution politique de 1789 : mais la bourgeoisie de 1849 frayée de son ouvrage, veut comme la noblesse de 1791, essayer de reculer — c'est en vain, il est trop tard. Il ne lui reste plus qu'un parti à prendre, c'est de creuser son lit au torrent, sinon il inondera et emportera tout avec lui dans sa course rapide.

— Donc demain à dix heures, chère Solange.
— Demain, à dix heures, cher Albert.
Je voulus lui baiser la main, elle me présenta le front.
Le lendemain soir, à neuf heures et demie, j'étais dans la rue.
A dix heures moins un quart, Solange ouvrit la porte.
Chacun de nous avait devancé l'heure.
Je ne fis qu'un bond jusqu'à elle.
— Je vois que vous avez de bonnes nouvelles, dit-elle en souriant.

— D'excelentes; d'abord voici votre carte.
— D'abord mon père.
Et elle repoussa ma main.
— Votre père est sauvé, s'il le veut.
— S'il le veut ? dites-vous; que faut-il qu'il fasse ?
— Il faut qu'il ait confiance en moi.
— C'est déjà chose faite.
— Vous l'avez vu ?
— Oui.
— Vous vous êtes exposée.
— Que voulez-vous ? il le faut; mais Dieu est là !
— Et vous lui avez tout dit, à votre père ?
— Je lui ai dit que vous m'aviez sauvé la vie hier, et que vous lui sauveriez peut-être la vie demain.
— Demain, — oui justement, demain s'il le veut, je lui sauve la vie.
— Comment cela ? dites, voyons, parlez. Quelle admirable rencontre aurais-je faite si tout cela réussissait !
— Seulement, dis-je, en hésitant.

— Eh bien ?
— Vous ne pourriez point partir avec lui.
— Quant à cela, ne vous ai-je point dit que ma résolution était prise ?
— D'ailleurs, plus tard, je suis sûr de vous avoir un passeport.
— Parions de mon père d'abord, nous parlerons de moi après.
— Eh bien ! je vous ai dit que j'avais des amis, n'est-ce pas ?
— Oui.
— J'en ai été voir un aujourd'hui.
— Après ?
— Un homme que vous connaissez de nom, et dont le nom est un garant de courage, de loyauté et d'honneur.
— Et ce nom, c'est....
— Marceau.
— Le général Marceau ?
— Justement.
— Vous avez raison, si celui-là a promis, il tiendra.
— Eh bien ! il a promis.
— Mon Dieu ! que vous me faites heureuse ! Voyons, qu'a-t-il promis ? dites.
— Il a promis de nous servir.
— Comment cela ?
— Ah ! d'une manière bien simple. Kléber vient de le faire nommer général en chef de l'armée de l'Ouest. Il part demain soir.
— Demain soir; mais nous n'aurons le temps de rien préparer.

— Nous n'avons rien à préparer.
— Je ne comprends pas.
— Il emmène votre père.
— Mon père !
— Oui, en qualité de secrétaire. Arrivé en Vendée, votre père engagea Marceau sa parole de ne pas servir contre la France, et une nuit, il gagne un camp vendéen; de la Vendée, il passe en Bretagne, en Angleterre. Quand il est installé à Londres, il vous donne de ses nouvelles; je vous procure un passeport, et vous allez le rejoindre à Londres.
— Demain ! s'écria Solange. Mon père partirait de main !
— Mais il n'y a pas de temps à perdre.
— Mon père n'est pas prévenu.
— Prévenez-le.
— Ce soir ?
— Ce soir.
— Mais comment, à cette heure ?
— Vous avez une carte et mon bras.
— Vous avez raison. — Ma carte.
Je la lui donnai; elle la mit dans sa poitrine.
— Maintenant, votre bras.
Je lui donnai mon bras, et nous partîmes.
Nous descendîmes jusqu'à la place Tarenne, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où j'avais rencontré la veille.
— Attendez-moi ici, me dit-elle.
Je m'inclinai et j'attendis.

ALEXANDRE DUMAS.
(La suite au prochain numéro.)

EUROPE.

FRANCE.

UNE RANCUNE.

Le procès dont nous menace la note communiquée hier à la Patrie ne part pas du palais de Justice, mais du palais de l'Élysée.

Nous avons soulevé un coin du voile qui recouvre de détestables passions.

Nous l'avons fait sans malveillance pour les personnes, mais avec le sentiment d'un pénible devoir à remplir et d'un grand service à rendre, non seulement au pays, première victime de toutes ces intrigues, mais encore au président qu'on endort à dessein dans une dangereuse illusion.

Depuis dix mois nous lui répétons qu'il sert d'instrument à une restauration.

Depuis dix mois nous lui criions qu'on l'a fait entrer perfidement dans une impasse sans issue d'où il ne peut sortir que par un coup d'État, c'est-à-dire par un précipice.

Depuis dix mois nous lui disons qu'un Bonaparte, sans popularité, est un corps sans âme, un automate sans chaleur, une force morte sans mouvements.

Depuis dix mois nous soutenons que la France ne l'a pas rappelé de l'exil pour nous donner un duplicata du règne de Louis Philippe, mais pour détruire les vieux abus et réaliser des réformes utiles.

Depuis dix mois, nous demandons ces réformes, ces plans nouveaux, ces actes positifs, et nous ne voyons rien venir.

Depuis dix mois, nous provoquons le neveu du grand homme à se réveiller et à se révéler.

Il s'est réveillé par une lettre suivie d'une profonde léthargie et par un message suivi d'un ministère impuissant.

Est-ce là ce qu'on nous adjoint d'admirer de par la loi? Est-ce là ce que nous ne pourrions critiquer sans attirer sur nous les foudres du parquet?

Est-ce notre faute, à nous, si M. Louis Bonaparte a fait autrefois des livres contre la politique du justemilieu, et fait aujourd'hui des ministères cent fois pires que ceux qu'il attaqua jadis?

Est-ce notre faute si deux de ses ministres ont marché en 1815 contre son oncle, et si le sentiment national, dont nous ne sommes que les fidèles interprètes, s'est justement ému d'un choix si malencontreux qu'il semble prémédité?

Est-ce notre faute si les dernières nominations de préfets sont un nouveau démenti donné aux promesses du message et une nouvelle atteinte aux principes républicains?

Est-ce notre faute enfin si malgré le serment souvent prêté de défendre la République, on est arrivé à une situation si fautive, si intolérable, si impossible, que les bruits de coups d'État se renouvellent à chaque instant et suspendent incessamment sur nos têtes la menace d'une révolution nouvelle.

Cette situation, est-ce nous qui l'avons convenue, est-ce nous qui l'avons amenée?

N'avons-nous pas, au contraire, exercé le danger long temps avant qu'il ne fût visible à tous les yeux?

Notre unique tort, si c'en est un, n'est-ce pas d'avoir trop tôt raison?

Que nous veut donc M. Baroche?

(Liberté)

LE POTEAU.

Vous qui fondez la République au milieu des cris de joie de la nation affranchie et des hymnes d'espérance; Vous qui, au sortir d'un combat expiateur des hontes et des crimes de dix huit années, ne vites dans les vaincus que des frères;

Vous qui, renversant l'échafaud, ensevelîtes la colère et la justice même dans un pardon vaste comme le cœur du peuple;

Vous qui ne voulûtes pas que les portes d'une prison se fermassent sur un seul des ennemis de la veille, et qui devaient l'être encore du lendemain;

Vous qui n'eûtes pour eux que des paroles d'oubli, de paix et d'amour fraternel;

Où êtes-vous?

Où ils sont? Les uns dans les cachots où les ont jetés ceux mêmes qu'ils couvrirent de leur protection, qu'ils serrèrent sur leur sein généreux après la victoire. Les autres errent dans le monde, poursuivis par la haine de ces hommes et par leur vengeance implacable.

Ils ont dressé un poteau infame pour y apprendre les

noms de leurs sauveurs, les noms de ceux qui vivront à jamais glorieux, dans les souvenirs de la France.

A genoux, peuples, devant ce poteau! Ce ne sera pas le seul, les chrétiens le savent, dont l'humanité reconnaissante ait fait un autel.

Ils disent: Quels que soient vos regrets, vos pensées, respectez la justice publique, soumettez-vous à ses arrêts; la sentence n'est-elle pas légale?

Il est vrai, et à ce titre nous nous y soumettons. Mais, il y a dix huit siècles, quand le jésu fut cloué sur une croix, la sentence aussi était légale.

Qui ne sait le reste?

(Réforme.)

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit du Lot:

« La présentation du projet de M. Fould sur les boissons a eu le triste effet de faire diminuer le prix de nos vins. Nous les vendons 20 fr. les deux cent vingt-huit litres, il y a un mois: à une de nos foires les plus importantes, vendredi dernier, ils sont retombés à 16 et 17 fr. les premières qualités »

(Idem.)

Le fameux abbé de Lacolonge, qui était détenu au bagne de Brest depuis longues années, y est mort le 11.

On sait que l'abbé de Lacolonge avait coupé sa maîtresse en morceaux. On a remarqué depuis long-temps, que les attentats contre la pudeur, quand ils émanent d'ecclésiastiques, prennent un caractère particulièrement atroce. De Lacolonge, Meigat, Contrafatto, Létade sont là pour attester quelle énergie infernale peut donner à l'explosion des passions humaines une compression contre nature et vainement décoree des apparences de la sainteté.

On nous mande de Bidache (arrondissement de Bayonne) qu'un affreux accident vient d'enlever à la commune de Bardos son honorable maire, M. le docteur Chapa. C'était un homme de cœur, de savoir et de dévouement. A l'époque où la commune de Labas-de-Clarence, voisine de celle de Bardos, fut ravagée par une épouvantable épidémie, M. le docteur Chapa s'était multiplié avec un zèle qui, à défaut de toute autre récompense, lui avait concilié l'estime et la reconnaissance publique.

C'est en visitant les constructions de la nouvelle mairie dans la journée du 17, et par suite d'une chute, que le regrettable magistrat a trouvé une mort prématurée. Il était à peine âgé de quarante ans.

(Idem.)

Nous avons sous les yeux une affiche imprimée à Condes-sur-Notreau et placardée dans cette ville au commencement de ce mois; nous y lisons les lignes suivantes, qui nous ont paru assez curieuses pour être reproduites:

« Le dimanche 4 novembre prochain, heure de midi, à Saint-Christophe, près le pont d'Oully, commune d'Oully-le-Basset, Me Davoult, avocat, demeurant à Condes-le-Notreau, fera procéder à la vente par adjudication d'un taureau, âgé de 2 ans, d'un bœuf, âgé aussi de deux ans, et d'un taureau, âgé d'un an; veaux, tous issus du même taureau.

« Enfin, de plusieurs genisses et vaches, toutes pleines de ce taureau, etc., etc.

« Il a toujours eu la douceur d'un agneau et a transmis cette douceur à tous ses enfants. »

(Haro de Caen.)

M. Lafayette (Georges), représentant du peuple, est décédé aujourd'hui.

(Journal du Havre.)

La situation des prolétaires anglais ne le cède en rien à celle de nos compatriotes. On en jugera par les détails suivants, donnés en réunion publique par M. Ch. Cockram: Dans une maison de Chuech-Lame, vingt-trois personnes habitent une chambre de huit pieds sur dix-huit; à Carrier-Street, une chambre de treize pieds sur neuf contient dix-huit habitants; nous avons trouvé, dit l'orateur, vingt-et-une personnes dans une chambre sous les toits.

(Idem.)

Un bateau à vapeur, la Pandora, construit à Londres pour le gouvernement égyptien, à son premier voyage, a coulé en mer par latitude 48° 31', longitude 6° 19', en allant de Londres à Alexandrie. Par un hasard providentiel, le navire anglais Asia, capitaine Postrell, allant à la Nouvelle-Galles du sud, était en vue, et il a pu se diriger sur la Pandora, qui lui faisait des signaux de détresse. Les quinze hommes de l'équipage de ce bâtiment n'en

étaient pas à une encablure, dans le canot de l'Asia, où ils avaient réussi à s'embarquer, que la machine à vapeur fit explosion et brisa le pont du bateau, qui coula instantanément. Les naufrages n'ont pu sauver leurs effets; ils ont été débarqué à Madrid dans un dénûment absolu.

(La Tribune de la Gironde.)

ALGERIE.

Les journaux d'Algérie contiennent peu de détails sur l'expédition de Zaatcha; d'ailleurs, la dépêche télégraphique publiée ce matin par le Moniteur donne des nouvelles postérieures de plusieurs jours aux journaux que nous recevons aujourd'hui.

L'Atlas publie, sur une opération du siège, la nouvelle suivante:

Les assiéges de Zaatcha viennent de recourir à un nouveau mode d'attaque et de destruction des travaux des assiégés, qui est peut-être sans précédents dans les guerres européennes. Profitant d'une diversion qui avait probablement pour but de faciliter leur tentative, les Zaatchiens sont arrivés jusque sur les travaux, chargés de barils d'huile qu'ils ont roués contre les masques des sapes, après qu'ils y ont mis le feu. L'incendie s'est communiqué des barils aux bois employés dans les sapes, et aujourd'hui le génie, auquel ces travaux ont coûté déjà de si grands prix, est obligé de le recommencer.

Les dernières correspondances, dit le Moniteur algérien, ne laissent plus de doute sur la mort de M. le chef de bataillon Goyot, du 43e de ligne. Cet officier supérieur distingué a succombé à la blessure qu'il avait reçue à l'assaut du 20 octobre.

A Constantine, Bou-Garennem Bem-Azzeddin, suivant l'exemple de son frère Mamed, est venu recevoir l'investiture des mains de M. le commandant de Salles; c'est une garantie sérieuse pour la tranquillité du nord de la province; mais il n'en est pas de même sur tous les points. Dans le reste de la division de Bathna, après le meurtre des trois ouvriers français tués dans les forêts de Bellezma, la révolte s'est étendue partout; un caïd, attiré par les chefs de tribus rebelles, a été assassiné; toutes ces tribus de la subdivision de Bathna sont en pleine insurrection.

(La Tribune de la Gironde.)

On lit dans l'Atlas:

« Nous avons annoncé dernièrement l'arrivée en ces lieux du sultan nègre de l'oasis d'Oargla, venant faire sa soumission à l'autorité française. L'usage arabe exige, en pareille circonstance, que le postulant se fasse précéder d'un cheval de soumission, cheval de gada. Ben-Bahia obéissant à l'usage, a amené en gada, au gouverneur, la monture de son pays: un chameau de soumission. C'est couleur locale! mais ce chameau est un mehari, chameau de selle, chameau de course, faisant en un jour le chemin de dix jours, et le soumissionnaire, en le donnant en présent, a la prétention qu'il soit monté par M. le gouverneur général. Ceci est par trop saharien. »

(Idem.)

TEATRO.

GRAN FUNCION EXTRAORDINARIA.

El Domingo 17 Febrero 1850.

El Sr. Winther conseqüente con su propósito para con el Público, de hacer todo lo posible para complacerle ha dispuesto la función que tiene el honor de anunciar.

Después de una brillante sinfonia dará principio en el orden siguiente:

PRIMERA PARTE.

DANZA EN LA CUERDA.

Por el Joven Americano y la Sra. Winther, quien bailará un paso nuevo, titulado:

LA PASTORIL.

SEGUNDA PARTE.

BAILE EN LA CUERDA.

Por el Sr. Winther, con balanza, quien la ejecutará con zapatos de madera el gracioso baile titulado:

EL PODADOR.

En seguida le Petit Amour ejecutará algunas posiciones de Hercules, concluyendo con un baile en la maroma.

TERCERA PARTE.

MONSIEUR ESCOT Y MADAME ANGOT.

Ejecutado por el Joven Americano y le Petit Amour.

CUARTA PARTE.

LOS LAIRONES.

Cuadro iluminado con fuego blanco.

QUINTA PARTE.

EL GRANDE SAPO.

Ecena ejecutado por el Joven Americano por primera vez.

SESTA Y ULTIMA PARTE.

BAILE EN LA MAROMA.

Por el Sr. Winther, quien presentará por primera vez algunos trabajos nuevos, ejecutados todos sin balanza.

Los intermedios de la función serán sostenidos por la orquesta.

A las 8 1/2 en punto.

2me LEGION DE G. N.

AVIS.

Les personnes qui ont en leur pouvoir des documens, provenant de fournitures faites à la Légion, sont invitées à se présenter mercredi prochain 13 du courant, à onze heures précises du matin, au domicile du colonel, rue du Ri-con, n° 215, munies de leurs titres de créations. — Montevideo, 6 février 1850.

THIÉBAUT.

Teneduria de libros

El que suscribe abrira, el 15 del corriente, un curso teorico y PRATICO de teneduria de libros EN ESPAÑOL, si en aquella fecha se ha podido reunir un número regular de alumnos. En todo caso ofrece dar, desde ahora, lecciones particulares, sea en su casa ó en las de los alumnos.

Los S^{res} que gusten aprovechar de estas ofertas podran apersonarse á la casa n° 160, calle de Zavala, desde las 10 de la mañana hasta las doce y despues de la oracion.

ARSENE ISABELLE.

Habillements

CONFECTIONNES.

CHEZ M. R. CAPMAS.

Rue 25 Mai, n° 163, á côté de la maison de M. Antonio Montero.

Assortimens varie en habits de drap noir fin; redingotes en drap noir et de couleurs; id. de drap merinos; id. de casimir pour etc; pale-tots d'eteen merinos, casimir et autres étoffes; pantalons de casimir noir et de couleurs; id. de drap noir; beaux coupons de casimirs et de dernière mode, gilets de soie; id. de piqué; id. de satin; pantalons de nankin á 3 piastres; gilets de nankin á 2 piastres; pantalons en coutil de couleur á 2 piastres; id. id. autres classes á 12 reaux.

Demande

Un jeune homme de dix-huit ans, qui vient d'arriver de France, ayant une jolie écriture, et sachant très bien calculer, voudrait se placer dans une maison de commerce, ayant déjà travaillé en qualité de commis.

Il donnera de bons renseignements. S'adresser au bureau du PATRIOTE.

On Achette

Le 10^{me} volume de la REVUE INDEPENDANTE, publiée à Paris en 1843, à la librairie de D. Jaime Hernandez, rue du 25 Mai.

Avis au Public.

Nouveau procede pour guerir les cors aux pieds. S'adresser calle del Uruguay, n. 60, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'apres midi. On ne paye qu'apres parfaite guerison.

AVIS.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité supérieure a simple et double detente.

De la place de la Matriz esquina du Cabil-do on voit l'enseigne



EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

LA PROVINCE BRÉSILIENNE DE RIO GRANDE DU SUD,
LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY
ET TOUT LE BASSIN DE LA PLATA

par

M. ARSENE ISABELLE.

Ancien chancelier du Consulat Général de France.

Auteur du Voyage à Buenos Ayres et à Porto

Alegre, de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cet ouvrage formera une belle brochure in 8°, d'une centaine de pages imprimées en caractères neufs et soigneusement corrigées. Il sera divisé en trois parties distinctes, et en chapitres portant chacun un titre ou une courte analyse des matières qu'il contiendra. Il sera de plus précédé d'une introduction et terminé par des notes explicatives et une table des matières. Le prix de chaque exemplaire sera de demi patacon pour les souscripteurs, et de six reaux courans pour les non souscripteurs. Celui qui souscrira pour douze exemplaires recevra un treizième gratis.

ON PEUT SOUSCRIRE.

Chez M. Arsène Isabelle, rue de Zavala, n° 160. — A la librairie de Hernandez, à la librairie neuve, et à l'imprimerie française, rue du 25 Mai.

Le Prospectus de l'ouvrage, se trouvera joint aux listes de souscription.

Idioma Francés.

Desde hoy ofrezco dar lecciones de este idioma segun los principios de Chantreau y de Harmonière.

Ocurrase á la casa N° 160 calle de Zavala.

ARSENE ISABELLE.

H. LAGOUARDERE.

Relieur.

RUE DES 33 N° 46.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de rouvrir son établissement de relieur. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance seront servies avec la même exactitude qu'antérieurement. Il se charge de la confection des livres pour les maisons de commerce et il se charge de faire toute sorte d'ouvrages en carton, il repare aussi les livres de commerce à domicile.

AVIS.

Nous recommandons à l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident déplorable et qui, au lieu de se livrer à la mendicité, à mieux aime, quelque pénible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donnerons la préférence pour leur consommation domestique.

Gants et Cravattes.

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai, n. 251, maison du consul italien.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prévenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goât qu'il vendra au plus juste prix.

On demande.

Une maison spacieuse, ayant citerne et lieu située dans une des rues voisines du Môle principal.

S'adresser au bureau du « Patriote ».

montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Pêches Capitales, — L'Orgueil.

Les Pêches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helène.

Le Sansonnet.

Nous invitons les personnes qui désireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PÊCHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes à l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

AVIS.

M. Auguste Chadafau, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon goût qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,

idem de vinaigre,

idem de vinaigre framboisé,

idem de groseille,

idem de framboises,

idem d'orgeat,

idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gâteaux et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie à un prix très modéré.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer à ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defun Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures apres midi. — Il se transportera aussi à domicile.

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n° 118.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n° 162.